

Samta Benyahia

Arabesque sur Seine

Arabesque en scène. Quelques mots de Zineb Labidi pour une mise en scène du signe

Samta Benyahia nous invite à une étape, une station dirait-on dans l'itinéraire spirituel des soufis, d'un voyage du signe qu'elle poursuit depuis longtemps et qui se précise d'installation en installation, d'exposition en exposition, de Paris à Tlemcen et Constantine, en faisant le détour par New York ou Dubaï. Cette étape n'est pas fixe car le mouvement s'y poursuit. Je voudrais inviter à une rêverie sur le mouvement qui porte le geste esthétique et conceptuel de Samta.

Vous pouvez lire ces lignes d'Emmanuelle Amiot-Saulnier

Les installations de Samta Benyahia instaurent toutes un dialogue : avec l'espace ambiant, avec le spectateur, avec l'autre. Les cultures elles-mêmes, parfois les plus opposées, peuvent aussi se rencontrer dans l'espace inédit d'un reflet.

L'œuvre met ainsi à la portée du spectateur le plus lointain, dans le temps comme dans l'espace, rassemblant, rapprochant ce qui paraissait le plus éloigné.

Elle l'offre au passant, dans une rencontre inattendue avec son propre travail, comme passé par le crible de son regard. L'art, alors, prend place dans l'histoire et aide à vivre, individuellement.

Ces phrases résument ce qui se joue dans l'œuvre de Samta.

Aujourd'hui, arabesque sur Seine. Le signe et le lieu sont en écho, en dialogue, en correspondance. Ils instaurent un échange qui s'élargit, se complexifie, reprend là où il en était la dernière fois.

Permettez-moi de rappeler quelques éléments d'une histoire qui reste à écrire :

Samta Benyahia est de Constantine. Là, les femmes se voilaient de noir. Elles auraient choisi cette couleur de sortie dans le monde du visible en signe de deuil à la chute de leur ville en 1837. Elles inscrivaient ainsi en mémoire la brûlure de la défaite du Bey Ahmed, fils d'une berbère de haute lignée, épousée par un Turc. Ahmed Bey a mené la résistante dans les Aurès, le pays de sa mère, pendant dix ans. Voile noir, signe opaque qui bloque le regard. Les plis amples effacent le féminin du corps. Mais la voilette d'organza si elle fait du visage un masque blanc, souligne l'œil qui regarde. Mais le voile qui s'entrouvre à chaque geste, laisse voir un décolleté sur des promesses que seuls les poètes ont su chanter.

Samta est de Constantine. Elle d'une génération féminine qui a franchi plusieurs frontières. Celle des langues et celle des cultures. Plus encore, elle est passée du 13-14ème siècle de l'Hégire au 20^e-21^e siècle. Ce n'est pas seulement une question de système de datation. C'est réellement passage d'un monde à l'autre. Là encore une histoire à écrire, dont Samta trace quelques jalons dans sa démarche esthétique.

Puis Samta, après des études d'art à Alger, enjambe la mer. Elle emporte avec elle des éléments d'une culture, notamment féminine, qu'elle va interroger, interpréter, mettre en rencontre avec d'autres cultures et elle interprète encore, relance, fait repartir pour d'autres significations. Dialogue, échange, interpénétration des signes.

Ce moment de pause qu'elle nous offre aujourd'hui touche encore à ce travail qui multiplie les rencontres.

Relisons ce qu'écrivait Bernard Point :

« Cette traversée d'un espace, ainsi que ce passage entre deux cultures trouve son expression dans un véritable bas-relief qui inscrit sa découpe répétitive, mais paradoxalement troublée par un arrachement hasardeux (... le) fait accéder aux cieux étoilés de fantasmes poétiques, entre ordre et, désordre ».

Bernard Point a des formules que l'on peut reprendre ici : Il oppose « organisation et chaos » ; traversée de la lumière et de l'ombre. Il souligne le dialogue des signes et des formes, du fixe, le carré et l'étoile, avec le mouvant, le drapé...

Je vous invite à la lecture du texte si juste, si sensible, de B. Point.

Pour ma part, je me suis demandée plus d'une fois pourquoi Samta avait recours à des installations quelquefois impressionnantes par leur occupation de l'espace. Et c'est peut-être de ce côté qu'il faut regarder : l'espace. Samta interroge cet élément structurant de sa société première : entre monde masculin et féminin. Puis, comme nous le voyons ici, entre monde dits différent et qu'elle va mettre en résonance sans jamais aller vers une harmonie de complaisance.

Sans son travail esthétique, le moucharabieh qui va devenir progressivement un véritable concept, est initialement, frontière, en ce qu'il empêche d'être vu (il s'agit des femmes), et passage, respiration, puisqu'il permet à « l'invisibilisé » de voir quand même. Entre visible et non visible, lien et séparation entre les espaces qui se retrouvent en reflets multiples dans ses installations.

Puis Samta va faire de l'arabesque, de la rosace étoilée, qui se reproduit sans fin dans le moucharabieh, le signe du monde auquel elle nous invite. Cette rosace, se fait ciel et monde en son entier : son bleu n'est pas couleur plane et pleine, mais aspiration et respiration. L'échange en tension entre le mouvement, le non-fixe et la ligne sans tremblement se répercute dans le motif central du moucharabieh que retient Samta, désigné par un nom de femme, Fatima. La régularité et la répétition des éléments du signe ne tiennent plus et voilà que la Fatima bouge et danse. Et c'est alors que dans le signe et son irrégularité (dans le motif solitaire, qui devient régularité dans la répétition) se profile une figuration qui entre en résonance avec d'autres esthétiques, d'autres imaginaires : les dessins tracés il y a si longtemps sur les parois des grottes et des abris et les motifs des tissages et des poteries des femmes de son pays. Silhouettes stylisées devenues symboles et signes...

Et tout cela joue dans la lumière, se joue de la lumière et la fait dériver en reflet et ombre.

L'ombre toujours en dialogue avec le soleil et son éclat peut créer une silhouette humaine à peine esquissée et si précise, naissant de la terre comme dans les contes méditerranéens. Silhouettes à la main tendue doigts ouverts en attente d'un don de vie ou de mouvement. Silhouettes au repos et déjà tendues, encore terre et promesse de soleil, entre humain et minotaure ou tout autre être créature de légende...

Dans le geste esthétique de Samta, la rosace étoilée va se faire mouvance, elle épouse le mouvement, elle se coule dans les plis du tissu qui ondoie et sculpte l'espace. Elle est broderie aussi, qui se dépose sur les étagères. Tomberait-elle en paillettes, elle fait trembler, bouger et remettre en question la rigueur de la ligne géométrique !

Ligne et mouvement, ombre et lumière, l'un par l'autre souligné, l'un n'existant que par l'autre, mais aussi se menaçant dans leur frontière... Rêverie poétique et élaboration conceptuelle, Arabesque sur Seine. On peut y entendre Arabesque en scène, en représentation, en spectacle, mais aussi en écriture, mais aussi en sculpture de l'espace. C'est à cela que nous fait assister Samta.

Zineb LABIDI
11 janvier 2014